

Le dernier chardon

Le soleil levé, l'homme s'intéresse aux bêtes.

Il les regarde être bêtes. Elles se présentent sous divers aspects ; elles y passent leur temps. Elles explorent. Elles se reniflent. Elles cherchent un équilibre.

Avec un peu de chance, c'est sans fin.

Elles volent, elles gambadent, et puis elles disparaissent, elles changent de forme. Les bêtes procurent à l'homme le frisson des vents chauds des steppes, des toundras, des savanes : d'une immense plaine saturée d'odeurs que ne viennent briser que l'incendie ou l'arbre, ou la mer.

Et vient l'heure de sortir.

L'homme leur parle un peu de ce qui les concerne. Faim, soif, reproduction, territoire. S'il ne perçoit pas de réponse, il insiste avec beaucoup de douceur, sans précipitation ; au besoin, il se montre à découvert, car c'est là qu'il se montre le mieux.

Les bêtes répondent ; elles aboient, grognent, zinzinulent : « Territoire d'abord », il le voit bien sur leurs babines fermement serrées sur des mâchoires qui leur donnent du courage mais aussi des illusions, parfois : les plus volumineuses sont condamnées. Trop encombrantes, elles ne peuvent pas vivre de branche en branche, elles ne peuvent pas survivre dans des terriers, elles ne savent pas se contenter d'expédients ou de menus détails à grignoter.

Le baluchitère, par exemple, a disparu par excès de taille. Le mammoth en comparaison était un nabot et le cachalot, une grosse truite. C'était un test de la nature en genèse, naissant à tâtons, une mauvaise idée abandonnée dans le bouillon du déluge, un essai pilote suivi de tant d'autres plus ou moins oubliés dans les fossilisations dont héritent les sciences qui creusent. Le pauvre baluchitère devait s'en douter car il a une triste mine, une bouille un peu fanée.

Là où bivouaquait le baluchitère, il ne restait que de ras alpages après son départ. Son museau, chaque fois qu'il rasait le sol, le rasait pour de bon. Sa manière de manger est indescriptible, l'homme en est sûr, tout autant que les paléontologues. Cependant, on suppose que chaque jour il éclusait un champ.

Les baluchitères vivaient par couples au sein de petits troupeaux de six à dix congénères, très soucieux du sort de leur progéniture, les baluchitérons. Ils ont beaucoup voyagé ; on en retrouve maintes traces qui attestent qu'ils aimaient les longues distances. Leurs transhumances suivent le tracé des grasses prairies jusqu'aux chardons ; de l'abondance à l'aumône, leur route croise celles des grandes extinctions.

Le baluchitère, en marchant, gagnait du temps.

Il marchait, marchait sans cesse et puis un jour, ses joues se sont effondrées, il a commencé sa triste mine face au premier chardon, celle que l'homme a sous les yeux, une mine qui s'est achevée par l'asphyxie de l'espèce, où l'on peut déceler un air de surprise. L'homme imagine que le baluchitère fut frappé d'une bien sombre idée.

Le mastodonte étant court sur pattes, il se déplaçait très contracté dans sa masse, toujours profondément tassé vers quelque manière de précipiter sa fin. Derrière volumineux ; assez inquiétant pour l'inciter à ne jamais marcher en file indienne mais face au vent. De quelque façon qu'il se présentât, il avait un je-ne-sais-quoi de mal dégrossi, d'inorganisé, de bousculé.

Sa cervelle était d'un poids d'anus.

C'est tout le problème. Les gros corps tout en muscles finissent par se

congestionner lorsque la matière se pose en obstacle, et qu'un peu de jugeote relancerait la dynamique de groupe.

Jamais assez de steppes à brouter. Pas de prédateurs en embuscade. Trop d'espace pour soi nuit si on est seul en lice, ce qui eut été la délivrance pour l'espèce qui, régulièrement éclaircie, aurait ainsi survécu, par petits groupes.

Quand la nature fait ses comptes, elle liquide les excès ; le baluchitère s'est pulvérisé sur le long terme.

Un jour, le baluchitère dut faire face à l'ultime chardon. Il aurait fallu rétrécir pour survivre, sur le champ. Et c'est peut-être ce qui est advenu : le rhinocéros jouit d'un air de famille avec le mastodonte tout à fait remarquable, exception faite de sa corne, comme une mémoire palliative de l'ancienne abondance, le baluchitère, l'ancêtre.

Le baluchitère qu'on rencontre dans quelques contes, essentiellement ceux venus d'Orient, n'est pas tout à fait celui des origines. Il s'agit d'un hybride entre une époque très reculée et une autre, du temps des cavernes, qui nous est plus familière. Celui-là se peint, se dessine, il se laisse facilement porter par les transports de l'oralité. Son allure, ou plutôt sa carrure en font un symbole de la lourdeur, de l'encombrement. Sa démarche se prête aisément aux récits picaresques qui s'achèvent par la morale du plus rusé, du plus petit, mais aussi il faut le dire, du plus beau.

Le baluchitère du Pakistan, le plus représentatif de l'espèce et qu'on finira par connaître sur le bout des doigts étant donné l'avancée des recherches à son sujet, provient d'une souche un peu douteuse, controversée depuis peu, avatar plus modeste, encastrable dans des contes ; en somme, un baluchitère de rêve.

Lorsqu'on extirpa le premier fossile d'un baluchitère, d'une steppe du Pakistan, sous la forme d'ossements très épars (qu'il a fallu bourrer de viandes pour le rendre présentable), on ne disposait là que d'un échantillon de fin de race, amenuisé et apathique. C'est cette version qu'on retrouve dans le folklore des contes orientaux. Le baluchitère y est mis en scène très irrévérencieusement, à cause de piteuses capacités sexuelles, et cette mine consternante qui résume si bien son destin.

(Le soleil couché, l'homme s'intéresse toujours aux bêtes.)

Parutions

J'aime les boules, toutes les boules. Le Nouveau Recueil, n°73.

Mes rêves sont occupés. Le Nouveau Recueil, n°75.

Scroneus malefica. Le Canard en plastic, n°2.

Badaboum, baboum, boum. La Femelle du requin, n°30.

Ma mère, elle. Le Préau des collines, n°8.

Pectus excavatus. Le Préau des collines, n°9.

Une zizanie. Du Nerf, n°8.